

PIERRE  
**LOTI**

PRÉFACE DE JEAN-CLAUDE PERRIER



**REPORTAGES  
DE GUERRE**

*Pierre Loti*

ARTHAUD

# PIERRE LOTI

## REPORTAGES DE GUERRE

Officier de marine, voyageur assoiffé d'exotisme, écrivain, voici sans doute ce qui vient à l'esprit lorsqu'on évoque Pierre Loti. Et pourtant. Cet ouvrage propose de découvrir une tout autre facette de l'académicien épris de mer et d'Orient, celle d'un témoin de son temps, qui a voulu vivre la Première Guerre mondiale au plus près.

Admis à la retraite depuis 1910, il réclame en effet d'être mobilisé. Il obtient alors d'être nommé officier de liaison – un titre qui lui permet, sinon de combattre, d'approcher la ligne de front et de pouvoir rendre compte de ce qu'il voit. Quatre ans durant, ses missions évolueront, mais pas son énergie, ni sa détermination. Il noircit des centaines de pages, dont seront tirés trois ouvrages – *La Hyène enragée* (1916), *Quelques aspects du vertige mondial* (1917) et *L'Horreur allemande* (1918) –, augmentés de quelques textes. Ces articles méconnus regroupés dans *Reportages de guerre* témoignent de son ultime aventure, vécue sur le sol français.

Pierre Loti par le Studio Phébus



ARTHAUD

# Reportages de guerre



Pierre Loti  
Édition présentée par Jean-Claude Perrier

# Reportages de guerre

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2018  
87, quai Panhard-et-Levassor  
75647 Paris Cedex 13  
Tous droits réservés  
ISBN : 978-2-0814-1116-6

## UN SAGE QUI SE FAIT VIOLENCE

Le 1<sup>er</sup> août 1914, un samedi, le jour où la France décrète la mobilisation générale contre l'Allemagne, Pierre Loti note dans son *Journal intime*, la matrice de toute son œuvre, qu'il avait théoriquement arrêté de tenir le 30 décembre 1911 mais en fait réactivé dès le printemps 1912 : « La guerre ! Depuis deux semaines, on vivait dans l'angoisse de son attente, avec l'espoir quand même. Et maintenant ce cauchemar des nuits est devenu la réalité. Et ce sera une guerre d'extermination, la plus atroce qu'on ait jamais vue. » Certes, l'écrivain, toujours hanté par la mort, la sienne en particulier, ne brille pas, la plupart du temps, parfait Capricorne, par son optimisme. Mais la suite terrible des événements va lui donner plus que raison, et conforter, dans l'esprit admiratif de ses lecteurs – et encore à plus d'un siècle de distance –, la dimension prophétique de sa pensée, de sa vision du monde et, partant, de son œuvre.

En août 1914, Pierre Loti, né Julien Viaud à Rochefort-sur-Mer le 14 janvier 1850, a donc plus de soixante-quatre ans. Depuis le début de 1910, l'officier de marine a été « admis à la retraite », comme l'on dit, et nommé dans la réserve avec le grade de capitaine de vaisseau, au terme de quarante-deux ans, trois mois et treize jours de service, dont dix-neuf ans, onze mois et huit jours en mer. Écrivain illustre, académicien français depuis 1891, grand officier de la Légion d'honneur,

marié et père de famille, on aurait pu croire qu'il cultiverait tranquillement ses jardins de Rochefort et d'Hendaye, en attendant des jours meilleurs. C'eût été bien mal le connaître. Depuis son tout premier embarquement, à dix-huit ans, à bord du *Bougainville*, l'homme a toujours vécu dans le mouvement, l'action, et toute l'œuvre de l'écrivain, vaste et diverse, innombrables articles de journaux, romans, récits de voyages, *Journal*, mais aussi dessins et photographies, s'en est nourrie. Dès le 3 août 1914, à sa demande expresse, il est mobilisé, à l'arsenal de Rochefort, mais renvoyé dans ses foyers le 1<sup>er</sup> septembre. Il insiste tant, fort sans doute de ses nombreux appuis politiques, qu'il finit par se faire accepter comme officier de liaison, sans solde, auprès du général Gallieni, gouverneur militaire de Paris. Le contour du poste est vague, mais va lui permettre, en toute liberté, de monter près du front, non point pour combattre dans les tranchées, mais afin, comme il l'a fait toute sa vie, d'aller voir de ses yeux, et de rendre compte de la situation dans les différents journaux auxquels il collabore : essentiellement *Le Figaro*, *L'Illustration*, *La Revue des deux mondes*. Cette activité de journaliste correspondant de guerre se poursuivra durant tout le conflit – avec cependant de longs congés où il retourne « à l'arrière », chez lui – en parallèle avec une autre, moins connue, dont l'importance a souvent été mésestimée, de nature diplomatique.

Loti, on l'a dit, était proche de la plupart des hommes politiques importants de son temps, comme Louis Barthou, Aristide Briand ou Raymond Poincaré, président de la République de 1913 à 1920, qui fut même témoin au mariage de Samuel, son seul fils légitime, en 1920. Il s'est, au fil de la guerre, vu charger d'un certain nombre de missions officielles : négociations en secret avec la Turquie, en 1915, pour éviter que ce pays si cher à son cœur, sa « seconde patrie », ne bascule dans le camp des ennemis de la France – un échec dont il ne s'est jamais remis ; rencontres avec le roi d'Espagne



Alphonse XIII, en 1916, avec les souverains belges (en 1915 et 1916), avec le roi d'Italie, en 1917. Lui qui aimait tant la pompe et les uniformes d'apparat, il était servi. Une photo le montre d'ailleurs posant fièrement dans son uniforme « bleu horizon » de « poilu », officier de l'armée de terre et non plus de marine, un étui de pistolet rutilant à la ceinture et un somptueux manteau de fourrure posé sur les épaules...

Certes, l'homme adorait se déguiser, voire se maquiller et se travestir, mais, en l'occurrence, il s'agissait de sa part d'une impérieuse volonté de servir son pays, en fervent patriote qu'il a toujours été, et jusqu'à l'excès parfois en matière de propagande « anti-Boche ». Il en était parfaitement conscient d'ailleurs, et s'était assigné pour fonction le « bourrage de crâne », afin de mobiliser l'opinion derrière nos armées, et d'amener les pays neutres à intervenir aux côtés de la France. Toutefois, « les accès germanophobes de Loti sont [...] assez modérés, et le nationalisme de ce citoyen du monde n'est pas des plus étroits », estiment les deux meilleurs spécialistes contemporains de l'écrivain, Alain Quella-Villéger et Bruno Vercier <sup>1</sup>.

En son temps déjà, un dénommé Georges Pioch <sup>2</sup>, dans le journal *Les Hommes du jour* dont Loti faisait la « une » le 13 juillet 1918, montrant à son égard une parfaite clairvoyance et une réelle admiration – ce qui ne fut pas toujours le cas de la critique et du milieu littéraires dans l'entre-deux-guerres –, écrivait : « M. Pierre Loti guerrier, c'est un sage qui se fait violence, un philosophe qui voudrait s'oublier... » Puis il l'imaginait, après la grande boucherie, de retour chez lui, où « il [...] reprendra l'attitude de ces Vieux-Turcs débonnaires,

---

1. Dans leur préface à *Soldats bleus. Journal intime 1914-1918*, La Table Ronde, « La petite vermillon », 2014.

2. 1873-1953, journaliste et homme politique, orateur réputé, militant communiste et pacifiste.

ou de ces Hindous bornés à méditer, qui lui ont révélé des possibilités de sagesse ». Bien vu, et parfaitement dit.

En attendant, Loti mène « sa » guerre, dans l'active. Rappelé officiellement au service le 1<sup>er</sup> février 1915, il reste aux côtés de Gallieni, accompagne Poincaré en Alsace, puis se voit rattaché au ministère de la Guerre, affecté à l'état-major des armées du Centre, puis à celui du Groupe des armées de l'Est, à Mirecourt, dirigé par le général Franchet d'Esperey, qu'il suivra ensuite au Groupe des armées du Nord, en 1917. Il y accomplira notamment une mission d'étude sur la DCA, qui le conduit à recevoir son baptême de l'air, à Pierrefonds, le 29 juin. Plus la guerre avance et dure, plus il s'engage physiquement, tandis que ses propres fils, dont son cher Samuel, né en 1889, combattent eux aussi, mais au front. En mai 1916, il avait demandé à aller participer à la défense de Verdun, et s'était fait rembarrer sèchement et non sans mépris par un certain général Pétain, appelé par la suite à d'autres erreurs, autrement plus graves : « Je n'ai pas besoin de marins pour défendre Verdun », lui fut-il répondu. Franchet d'Esperey, en revanche, a reconnu la qualité des services du capitaine de vaisseau Julien Viaud, lequel a mis à profit ses missions « pour recueillir la documentation nécessaire aux travaux littéraires de propagande », demandés à l'écrivain Pierre Loti par ses amis Barthou ou Briand.

Remis à la disposition de la marine en mars 1918, puis démobilisé le 15, il se fait encore donner une « autorisation de présence », toujours sans solde, aux armées du Nord, au moment où la contre-offensive allemande fait rage. Mais Franchet d'Esperey lui ordonne de regagner l'arrière et le fait évacuer définitivement le 31 mai, pour raisons de santé. « J'estime que vous avez dépassé les limites de vos forces », lui écrit-il, de façon tout à fait officielle. On se demande en effet comment cet homme, âgé pour l'époque, et au terme d'une vie aventureuse, a trouvé toute cette énergie, durant

près de quatre ans, pour vivre la guerre au plus près, et écrire les centaines de pages qu'il lui a consacrées dans ses journaux. Lesquelles, comme à son habitude, lui ont fourni matière à ouvrages. Trois, parus « à chaud », où Loti a rassemblé la plupart de ses articles de guerre, plus d'autres textes : *La Hyène enragée* (1916), *Quelques aspects du vertige mondial* (1917) et *L'Horreur allemande* (1918). Parmi ses derniers livres, jamais republiés intégralement depuis leur première publication, et qui constituent notre présente édition<sup>1</sup>.

On y rencontre « M. Julien Viaud guerrier », alors, en effet, mais pas va-t-en-guerre et, au fond de son âme, horrifié par toutes les tueries, lequel se voit décerner, le 28 juin 1918, pour sa conduite exceptionnelle, la croix de guerre avec citation à l'ordre de l'armée : « Bien que dispensé par son âge de toute obligation militaire, a repris du service dès le début de la guerre, donnant ainsi le plus bel exemple de dévouement et de patriotisme. A rempli sous le feu de l'ennemi plusieurs missions dont il s'est acquitté à l'entière satisfaction de ses chefs. » Et « M. Pierre Loti écrivain » qui, bien qu'il ait « définitivement » arrêté son *Journal*, le 20 août 1918, « en prévision de [sa] mort », lui ajoute encore quelques feuillets, y note encore quelques dates « à vide », et, le lundi 11 novembre, ces mots ultimes : « La victoire, la paix ! »

Quelle grande boucle achevée, depuis le 1<sup>er</sup> août 1914, et quelle belle dernière aventure ajoutée à une vie qui en fut remplie. Le 11 novembre 1919, le capitaine de vaisseau sera définitivement rayé de la réserve, atteint par la limite d'âge, à soixante-neuf ans. Il ne voyagera plus, et il ne lui restera plus que deux ans avant que l'hémiplégie ne le paralyse et ne l'empêche d'écrire. Il aurait encore eu tant à voir, et à raconter.

Jean-Claude Perrier

---

1. Voir nos introductions, p. 15, 173 et 333.



# LA HYÈNE ENRAGÉE



## PRÉSENTATION

Sorti chez Calmann-Lévy en juillet 1916, dédié à « [son] ami Louis Barthou », Pierre Loti présente son premier recueil « de guerre » dans une très courte préface comme un « petit livre », « très décousu » et, surtout, « trop anodin et pâle », parce que très en deçà des « abominations » et des « monstres » dont il traite, comprenons les Allemands et leur barbarie. Le ton est ainsi donné, et il ne variera plus jusqu'à la fin du conflit.

De façon plus étonnante, l'écrivain « aux armées » a ajouté aux « nouvelles éditions » de son ouvrage un « petit avant-propos » plein d'humour moqueur, registre dont il est peu familier. Explication.

À la parution, le titre de son livre, *La Hyène enragée*, a suscité un débat, non point sur le fond, mais sur son orthographe. De doctes critiques et grammairiens ont en effet estimé que, le *h* de hyène étant aspiré, comme celui de heure, Loti aurait dû écrire *L'Hyène enragée*. Ce qui, euphoniquement, eût été très laid. Lui préfère considérer ce *h* (qu'il met par ailleurs au féminin) comme muet, « à l'exemple de Michelet ». Mais, tout surpris des réactions des cuistres linguistes, et faisant semblant d'en tenir compte, il corrige ainsi le début du premier chapitre du « livre sensationnel qu'[il] prépare » : « Mes z'ouates hydrophiles ne suffisant pas à panser les blessures de l'yatagan du Turc, je fus obligé d'en

emprunter à l'*yankee* commandant de l'*yacht* le plus proche. »

Etc.

Les vingt-cinq textes qui suivent, articles ou lettres, sont, on s'en doute, autrement plus graves. Ils témoignent des « choses vues » par l'écrivain-reporter au cours de ses premières missions, ainsi que de ses premières rencontres officielles, avec la reine de Belgique par exemple. On y trouve quelques morceaux de bravoure, comme sa lettre de 1914 à Enver Pacha, héros des armées turques, afin qu'il use de son influence pour empêcher son pays de s'engager dans la guerre aux côtés des Prussiens. Sa description apocalyptique de Reims et de sa cathédrale, martyres des bombardements allemands. Ou encore son oraison funèbre *À Soissons*, autre « grande ville martyre du Nord », de septembre 1915, prononcée ensuite sous la Coupole du quai de Conti, le lundi 25 octobre 1915, en tant que « délégué de l'Académie française », lors de la séance publique annuelle des cinq académies. Ce discours inspiré est un appel à la fois à la résistance et à la mobilisation totale de toutes les classes de la société, soudées par le même amour de la patrie, à la fraternité, et même... au socialisme. Mais « le véritable [...], écrit Loti, celui dont le Christ était venu nous donner cette claire formule qui, dans sa simplicité adorable, résume toutes les formules : "Aimez-vous les uns les autres" ». On doute que, dans sa pensée, les « Boches » aient eu droit à cet amour universel.

J.-C. P.



*« Je commence par prendre. Je trouverai toujours ensuite des érudits pour démontrer que c'était mon bon droit. »*

Frédéric II  
(que, faute de mieux, ils appellent le Grand)

*À mon ami Louis Barthou*



## PRÉFACE

Au hasard des choses que j'ai vues, et surtout au hasard du temps dont je disposais pour les noter, ce petit livre s'est fait, comme de lui-même ; aussi est-il très décousu.

En outre, il est beaucoup trop anodin et pâle, à mon gré ; mais c'est que vraiment notre chère langue française, qui s'est formée dans la beauté, n'avait pas su prévoir les mots dont on pourrait avoir besoin un jour, au XX<sup>e</sup> siècle, pour désigner certaines abominations et certains monstres.

P. L.



PETIT AVANT-PROPOS  
DES NOUVELLES ÉDITIONS

*Aux armées, à X..., le 25 octobre 1913.*

On m'écrit que l'encre coule toujours à propos de ma *Hyène*, et vraiment je n'en reviens pas !

Un de nos premiers critiques est allé même jusqu'à me qualifier, pour ce fait, de *primitif*. (Entre nous, je me demande s'il n'y a pas là un lapsus, comme il en peut échapper aux plus érudits, et s'il n'a pas voulu dire *primaire* – ce qui serait inexact d'ailleurs, car j'ai fait hélas ! mes humanités, et même cultivé le *Jardin des racines grecques*. Du reste, je suis plutôt fier de cette appellation de primitif : d'abord elle me rapproche un peu des adorables artistes préraphaéliques, et puis surtout elle m'assimile au *Bos primigenius* et à l'*Ursus spelaeus* qui furent incontestablement de superbes bêtes.)

Quant au *Larousse mensuel*, il a déclaré *ex cathedra* que tout bonnement j'avais oublié de consulter les dictionnaires. Eh bien, ce qui aggrave mon cas, c'est que j'avais au contraire consulté les plus gros et les plus lourds, ceux qui posent sur la table de nos séances académiques. Plusieurs de mes confrères étaient même présents et m'ont encouragé dans ma rébellion. En effet, l'*h* initiale de hyène étant muette, autrement dit inexistante, il nous a semblé plus logique de traiter ce mot, à

l'exemple de Michelet<sup>1</sup>, comme tous ceux qui commencent par un *y* suivi d'une voyelle, et dans lesquels il est d'usage de donner à cet *y* une valeur de consonne. En outre, il n'y a pas à dire, n'est-ce pas, l'*hyène* est un animal sensiblement moins féroce que *la hyène* ! Mais Dieu sait si je m'attendais à soulever un aussi grave incident !

En vain M. Raoul Ponchon, comprenant qu'il était le plus qualifié pour trancher un débat d'une aussi haute importance, avait-il proposé la plus ingénieuse des solutions : « Pour mettre tout le monde d'accord, avait-il dit, ne pourrait-on supprimer purement et simplement le mot *hyène* et décider qu'à l'avenir cette sale bête s'appellerait un Guillaume. » Voilà qui était parler ! Mais personne n'a voulu l'entendre.

Alors je me décide à me soumettre, je baisse pavillon. Et, dans le livre sensationnel que je prépare, je suis arrivé à parler une langue d'un purisme renversant. Voici du reste quelques phrases lapidaires, que je cueille dans mon premier chapitre et dont je suis heureux de donner ici la primeur :

« *Mes z'ouates* hydrophiles ne suffisant pas à panser les blessures de l'*yatagan* du Turc, je fus obligé d'en emprunter à l'*yankee* commandant de l'*yacht* le plus proche. Toutefois, ayant besoin de me rendre à l'*yunam* et à l'*Yukatan*, je n'hésitai pas, l'onzième jour du mois, à m'embarquer dans *mon yole*. »

Après tant de soumission de ma part, les linguistes offensés désarmeront-ils ? J'espère que oui !

Pierre Loti

---

1. *La Convention*, livre X, chapitre IV.

# I

## LETTRE AU MINISTRE DE LA MARINE

*Le capitaine de vaisseau de réserve J. Viaud, à Monsieur le ministre de la Marine à Paris.*

*Rochefort, 18 août 1914.*

*Monsieur le ministre,*

*Quand j'ai été appelé à l'activité pour la guerre, j'avais l'espoir de faire quelque chose de plus que le petit service qui m'a été donné dans notre arsenal.*

*Je ne récrimine point, veuillez le croire, sachant très bien que la marine n'aura pas le premier rôle et que tous mes camarades du même grade, à peu près inutilisés eux aussi, hélas ! faute de place, s'énervent comme moi et souffrent.*

*Mais qu'il me soit permis d'invoquer l'autre nom que je porte. Tout le monde n'est pas au courant des règlements maritimes, et ne sera-t-il pas d'un mauvais exemple, dans notre cher pays, où chacun fait si magnifiquement son devoir, que Pierre Loti ne serve à rien ? Je suis un officier un peu exceptionnel par ma double situation, n'est-ce pas ; pardonnez-moi donc de solliciter une mesure d'exception et de faveur ; j'accepterais avec joie, avec orgueil, n'importe quel poste me rapprochant de l'ennemi, fût-ce même un poste très en sous-ordre, très au-dessous de mes cinq galons d'or.*

*La Hyène enragée*

*Ou bien, à la rigueur, ne pourrais-je être envoyé en supplément, en mission, à bord de quelque navire ayant chance de combattre ? Je trouverais le moyen de m'y rendre utile, je vous assure. Ou enfin, si trop de règlements ou de lois s'y opposent, voudriez-vous au moins, Monsieur le ministre, me laisser libre d'aller et venir, en attendant qu'on puisse avoir besoin de moi dans la flotte, afin que j'essaie, d'ici là, de m'employer n'importe où, ne fût-ce même qu'aux ambulances ? Il est cruel pour moi, et personne ne saura comprendre que, du fait seul que je suis capitaine de vaisseau de réserve, je me voie condamné à une presque inaction, quand la France entière est en armes.*

*Signé : Julien Viaud (Pierre Loti)*



## II

### DEUX PAUVRES PETITS OISILLONS DE BELGIQUE

*Août 1914.*

Un soir, dans une de nos villes du Sud, un train de réfugiés belges venait d'entrer en gare, et les pauvres martyrs, un à un, descendaient lentement, exténués et ahuris, sur ce quai inconnu, où des Français les attendaient pour les recueillir. Traînant avec eux quelques hardes prises au hasard, ils étaient montés dans ces voitures sans même se demander où elles les conduiraient, ils étaient montés dans la hâte de fuir, d'éperdument fuir devant l'horreur et la mort, devant le feu, devant les indicibles mutilations et les viols sadiques – devant tout ce qui ne semblait plus possible sur la Terre, mais qui couvrait encore, paraît-il, au fond des piétistes cervelles allemandes, et qui tout à coup s'était déversé, sur leur pays et sur le nôtre, comme un dernier vomissement des barbaries originelles. Ils n'avaient plus ni village, ni foyer, ni famille, ceux qui arrivaient là sans but, comme des épaves, et la détresse effarée était dans les yeux de tous. Beaucoup d'enfants, de petites filles, dont les parents s'étaient perdus au milieu des incendies ou des batailles. Et aussi des aïeules, maintenant seules au monde, qui avaient fui sans trop savoir pourquoi, ne tenant plus à vivre mais poussées par un obscur

instinct de conservation ; leur figure, à celles-là, n'exprimait plus rien, pas même le désespoir, comme si vraiment leur âme était partie et leur tête vidée.

Deux tout-petits, perdus dans cette foule lamentable, se tenaient serrés par la main, deux petits garçons, visiblement deux petits frères, l'aîné, qui avait peut-être cinq ans, protégeant le plus jeune qui pouvait bien en avoir trois. Personne ne les réclamait, personne ne les connaissait. Comment avaient-ils compris, trouvé tout seuls, qu'il fallait monter dans ce train, eux aussi, pour ne pas mourir ? Leurs vêtements étaient convenables et ils portaient des petits bas de laine bien chauds ; on devinait qu'ils devaient appartenir à des parents modestes, mais soigneux ; sans doute étaient-ils fils de l'un de ces sublimes soldats belges, tombés héroïquement au champ d'honneur, et qui avait dû avoir pour eux, au moment de la mort, une suprême pensée de tendresse. Ils ne pleuraient même pas, tant ils étaient anéantis par la fatigue et le sommeil : à peine s'ils tenaient debout. Ils étaient incapables de répondre quand on les questionnait, mais surtout ils ne voulaient pas se lâcher, non. Enfin le grand aîné, crispant toujours sa main sur celle de l'autre, dans la peur de le perdre, prit tout à coup conscience de son rôle de protecteur et trouva la force de parler à la dame à brassard penchée vers lui.

« Madame », dit-il d'une toute petite voix suppliante et déjà à moitié endormie, « Madame, est-ce qu'on va nous coucher ? ». Pour le moment, c'était tout ce qu'ils étaient capables de souhaiter encore, tout ce qu'ils attendaient de la pitié humaine : qu'on voulût bien les coucher. Vite on les coucha, ensemble bien entendu, et ils s'endormirent aussitôt, se tenant toujours par la main et pressés l'un contre l'autre, à la même minute plongés tous les deux dans la tranquille inconscience des sommeils enfantins...

*Deux pauvres petits oisillons de Belgique*

Une fois, il y a longtemps, dans la mer de Chine, pendant la guerre, deux petits oiseaux étourdis, deux minuscules petits oiseaux, moindres encore que nos roitelets, étaient arrivés je ne sais comment à bord de notre cuirassé, dans l'appartement de notre amiral, et, tout le jour, sans que personne du reste cherchât à leur faire peur, ils avaient voleté là de côté et d'autre, se perchant sur les corniches ou sur les plantes vertes.

La nuit venue, je les avais oubliés, quand l'amiral me fit appeler chez lui. C'était pour me les montrer, et avec attendrissement, les deux petits visiteurs, qui étaient allés se coucher dans sa chambre, posés d'une patte sur un frêle cordon de soie qui passait au-dessus de son lit. Bien près, bien près l'un de l'autre, devenus deux petites boules de plumes qui se touchaient et se confondaient presque, ils dormaient sans la moindre crainte, comme très sûrs de notre pitié...

Et ces pauvres petits Belges, endormis côte à côte, m'ont fait penser aux deux oisillons perdus au milieu de la mer de Chine. C'était bien la même confiance et le même innocent sommeil ; – mais des sollicitudes beaucoup plus douces encore allaient veiller sur eux.

### III

#### PETITE VISION DE GAÏETÉ, AU FRONT DE BATAILLE

*Octobre 1914.*

Ce jour-là, dans la matinée, vers onze heures, j'arrivai à un village – dont j'ai dû oublier le nom ; j'étais en compagnie d'un commandant anglais, que les hasards de cette guerre m'avaient donné pour camarade depuis la veille, et nous étions aimablement suivis par un grand magicien – qui était le soleil. Un soleil radieux, un soleil de fête, transformant et embellissant toutes choses. Cela se passait dans un département de l'extrême nord de France, je n'ai jamais su lequel, mais on se serait cru en Provence tant il faisait beau.

Pour arriver là, nous avons été depuis près de deux heures enserrés entre deux files de soldats, qui marchaient en sens inverse l'une de l'autre. Sur notre droite, c'étaient des Anglais qui se rendaient à la bataille, tout propres, tout frais, l'air content et en train, admirablement équipés, avec de beaux chevaux bien gras. Sur notre gauche, c'étaient des artilleurs de France qui en revenaient, de la gigantesque bataille, pour prendre un peu de repos ; poussiéreux, ceux-ci, avec quelquefois des bandages au bras et au front, mais gardant des mines joyeuses, des figures de santé, et marchant en bon ordre par sections ; ils rapportaient même des chargements de douilles

vides qu'ils avaient eu le temps de ramasser, ce qui prouvait bien qu'ils s'étaient retirés sans hâte et sans crainte, en vainqueurs auxquels les chefs ont ordonné quelques jours de répit. On entendait au loin comme un bruit d'orage, d'abord très sourd, mais dont nous nous rapprochions de plus en plus. Dans les champs alentour, les paysans labouraient comme si de rien n'était, incertains pourtant si les sauvages, qui menaient tant de bruit là-bas, n'allaient pas un de ces jours revenir pour tout saccager. Il y avait sur l'herbe des prairies, un peu partout, autour de petits feux de branches, des groupes qui eussent été lamentables sous un ciel sombre, mais que le soleil trouvait le moyen d'égayer quand même : émigrés, en fuite devant les Barbares, faisant leur cuisine comme des bohémiens, au milieu des ballots de leurs pauvres hardes empaquetées en hâte pendant le sauve-qui-peut terrible. Notre auto était remplie de paquets de cigarettes et de journaux que de bonnes âmes nous avaient chargés de porter aux combattants, et, tellement nous étions serrés et ralentis entre ces deux files de soldats, nous pouvions leur en donner par les portières, à droite aux Anglais, à gauche aux Français ; ils avançaient la main pour les attraper à la volée, et, en souriant, nous remerciaient par un rapide salut militaire.

Il y avait aussi des gens des villages qui cheminaient pêle-mêle avec les soldats, sur cette route si encombrée. Je me rappelle une jeune paysanne très jolie qui, entre des fourgons de guerre anglais, traînait par une corde deux bébés endormis dans une petite voiture ; elle peinait, la montée étant raide en cet endroit ; un beau sergent écossais, à moustache en or, qui fumait sa cigarette, assis les jambes pendantes à l'arrière du plus proche fourgon, lui fit signe : « Passez-moi donc votre bout de corde. » Elle comprit, accepta avec un gentil sourire confus ; l'Écossais enroula cette frêle remorque autour de son bras gauche, gardant son bras droit libre pour continuer de fumer, et c'est lui qui emmena les deux bébés

de France, dont la toute petite voiture fut traînée par le lourd camion comme une plume.

Quand nous entrâmes dans le village, le soleil de plus en plus resplendissait. Il y avait là un fouillis, un méli-mélo comme on n'en avait jamais vu et n'en verra jamais, après cette guerre unique dans l'histoire. Tous les uniformes, toutes les armes, des Écossais, des cuirassiers français, des turcos, des zouaves, et des Bédouins dont le salut militaire relevait le burnous avec un geste noble. La place de l'Église était encombrée par d'énormes autobus anglais, qui avaient jadis assuré les communications à Londres et portaient encore en grandes lettres les noms des quartiers de cette ville. On dira que j'exagère, mais vraiment ils avaient l'air étonné, ces autobus, de rouler maintenant sur le sol de France et d'être bondés de soldats...

Tout ce monde, pêle-mêle, se préparait à déjeuner. On entendait toujours la grande symphonie menée par ces sauvages (qui arriveraient peut-être demain, qui sait ?), l'incessante canonnade, mais personne n'y prenait garde. D'ailleurs, comment s'inquiéter, avec un si beau soleil, un si étonnant soleil d'octobre, et des roses encore sur les murs, et des dahlias de toute couleur, dans les jardins à peine touchés par les gelées blanches !... Chacun s'installait de son mieux pour le repas ; on eût dit une fête, une fête un peu incohérente par exemple et singulière, improvisée aux environs de quelque tour de Babel. Des jeunes filles circulaient dans les groupes, des petits enfants blonds faisaient cadeau de fruits cueillis dans leur verger. Des Écossais, se croyant dans un pays chaud par comparaison avec le leur, s'étaient mis en manches de chemise. Des curés et des religieuses de la Croix-Rouge faisaient asseoir des blessés sur des caisses ; une vieille bonne sœur, figure de parchemin et jolis yeux candides sous sa cornette, installait avec mille précautions un zouave aux deux

bras enveloppés de bandages, qu'elle allait sans doute faire manger comme un petit enfant.

Nous avions grand faim nous-mêmes, l'Anglais et moi, et nous avisâmes l'auberge, très avenante, où déjà des officiers étaient attablés avec des soldats. (Il n'y a plus de barrières hiérarchiques, aux temps de tourmente où nous sommes.)

« Je pourrais bien vous donner du bœuf rôti et du lapin sauté, nous dit l'hôtelier ; mais, quant à du pain, par exemple, ça, non ; à aucun prix vous n'en trouveriez nulle part.

— Ah ! dit mon camarade, le commandant anglais, et ces deux belles miches, là, debout contre cette porte ?

— Oh ! ces miches-là, elles sont à un général, qui les a envoyées parce qu'il va venir déjeuner avec ses aides de camp. »

À peine avait-il le dos tourné que mon compagnon, tirant vite un coutelas de sa poche, tranchait, pour le cacher sous son manteau, le bout d'une de ces miches dorées.

« Nous avons trouvé du pain, dit-il tranquillement à l'hôtelier, vous pouvez donc nous servir. »

Et, à côté d'un officier arabe *de la Grande Tente*, en bur-nous rouge, nous fîmes gaiement notre déjeuner, avec nos invités : les soldats de notre auto. La fête du soleil battait son plein, illuminant en joie la foule disparate et les étranges autobus, quand nous sortîmes de l'auberge pour reprendre notre voyage. Un convoi de prisonniers allemands traversait la place ; l'air bestial et sournois, ils marchaient entre des soldats de chez nous qui marchaient mille fois mieux, et on les regardait à peine. La vieille religieuse de tout à l'heure, la si vieille aux yeux purs, faisait fumer une cigarette à son zouave pour le moment sans bras, la lui présentant aux lèvres avec une tremblante et un peu maladroite sollicitude d'aïeule. Elle semblait lui raconter en même temps des choses très drôles – de cette drôlerie innocente et jeune dont les bonnes

*La Hyène enragée*

sœurs ont le secret – car ils riaient tous les deux. Qui sait quelle petite histoire enfantine ça pouvait bien être ? Un vieux curé qui près d’eux fumait sa pipe – sans aucune élégance, je suis forcé de le reconnaître – riait aussi de les voir rire. Et, au moment où nous remontions en voiture pour continuer notre route vers la région d’horreur où le canon tonnait, une fillette d’une douzaine d’années, pour nous fleurir, courut arracher dans son jardin une gerbe d’asters d’automne...

Quels braves gens il y a encore par le monde. Et combien l’agression des sauvages d’Allemagne a développé les doux liens de la fraternité, chez tous ceux qui sont vraiment d’espèce humaine.



## IV

### LETTRE À ENVER PACHA

*Rochefort, 4 septembre 1914.*

*Mon cher et grand ami,*

*Pardonnez ma lettre, en raison de mon affectueuse admiration pour vous et de mon attachement à votre patrie dont j'ai fait un peu la mienne. Autour de Tripoli, vous avez été le héros magnifique, sans reproche et sans peur, tenant tête, dix contre mille ; en Thrace, vous avez été celui qui a rendu Andrinople à la Turquie, et vous avez accompli ce tour de force de reprendre la ville héroïque presque sans verser de sang. Vous avez réprimé partout, avec la violence qu'il fallait, les cruautés et les brigandages ; j'ai vu votre indignation contre les atrocités bulgares, et c'est vous-même qui avez voulu me faire visiter, dans votre automobile militaire, les ruines des villages par où les assassins avaient passé.*

*Eh ! bien, ce que vous ne savez sans doute pas déjà, je veux vous le dire : les Allemands commettent en Belgique, en France, et par ordre, ces mêmes abominations que les Bulgares commettaient chez vous ! Et ils sont mille fois plus odieux encore, parce que les Bulgares étaient des montagnards primitifs que l'on avait fanatisés, tandis qu'ils sont, eux, des civilisés, mais d'une brutalité si foncière que la culture n'a pas de prise sur leurs âmes et que l'on n'en peut rien attendre.*

## *La Hyène enragée*

*La Turquie aujourd'hui veut reconquérir ses îles ; sur ce point, à moins d'être aveuglé de parti pris, chacun saura le comprendre. Mais je tremble qu'elle ne veuille pousser plus loin la guerre... Je devine bien, hélas ! les pressions exercées sur votre cher pays et sur vous-même par l'être abominable en qui sont venues s'incarner toutes les tares de la race prussienne : férocité, morgue et fourberie. Il a dû abuser de votre beau et fougueux patriotisme, en vous leurrant d'illusoires promesses de revanche. Défiez-vous de ses mensonges. Il a certainement su empêcher la vérité d'arriver jusqu'à vous, sans quoi votre cœur de soldat loyal se serait détourné de lui. Il a su vous persuader, comme une partie de son peuple, qu'il avait été contraint à ces tueries, si longuement préméditées, au contraire, avec un cynisme infernal. Il a réussi à vous donner foi en ses victoires, alors qu'il sait, comme tout le monde aujourd'hui, que le triomphe finira par être à nous. Et d'ailleurs, si par impossible nous devions succomber pour un temps, la Prusse et sa dynastie de bêtes fauves n'en resteraient pas moins clouées pour jamais aux plus honteux piloris de l'histoire humaine.*

*Combien je souffrirais de voir notre chère Turquie, trompée par ce misérable, se lancer à sa suite dans une terrible aventure et, plus encore, de la voir se déshonorer en s'associant à l'attentat des derniers Barbares contre la civilisation ! Oh ! si vous saviez l'immense dégoût qui se lève dans le monde entier contre la race prussienne !*

*Hélas ! vous ne devez rien à la France, je ne le reconnais que trop ! Nous avons autorisé l'acte de l'Italie sur la Tripolitaine. Plus tard, au début de la guerre balkanique, nous avons oublié l'hospitalité séculaire que la Turquie nous donnait si largement, à nous Français, à nos maisons d'éducation, à notre culture, à notre langue devenue presque la vôtre. Par irréflexion et ignorance, nous avons*

## *Lettre à Enver Pacha*

*pris le parti de vos voisins, chez qui nos nationaux n'ont jamais trouvé que malveillance et persécution ; contre vous tous, nous avons commencé une campagne de calomnies dont nous n'avons reconnu que trop tard l'injustice. Les Allemands, au contraire, ont été les seuls à vous apporter un peu – oh ! très peu – de réconfort ; mais c'est égal, cela ne vaut pas que vous vous suicidiez pour eux. Et puis, voyez-vous, ces gens-là achèvent à cette heure de se mettre hors l'humanité ; il deviendrait donc non seulement périlleux, mais dégradant, de marcher en leur compagnie.*

*Vous avez sur votre pays une influence pleinement justifiée ; puissiez-vous le retenir sur la pente mortelle où il semble engagé ! Ma lettre mettra bien du temps à vous parvenir ; quand elle arrivera, peut-être vos yeux se seront-ils déjà ouverts, malgré la trame de mensonges dont l'Allemagne a dû vous envelopper ; pardonnez-moi si j'ai voulu être au nombre de ceux qui auront fait parvenir jusqu'à vous un peu de vérité.*

*Je garde une foi inébranlable dans notre triomphe de la fin. Mais, le jour de la délivrance, combien ma joie serait voilée de deuil si ma seconde patrie orientale s'ensevelissait sous les décombres du hideux empire de Prusse !*

## V

### AUTRE VISION DU FRONT DE BATAILLE

*Octobre 1914.*

Où donc cela se passait-il ?... Une des particularités de cette guerre, c'est que, malgré mon habitude des cartes, et malgré l'excellence détaillée de celles que j'emporte en route, je ne sais jamais où je suis... Enfin, cela se passait bien quelque part. Même je suis sûr, hélas ! que cela se passait en France. Et j'aurais tant préféré que cela se passât en Allemagne, puisque c'était tout près et sous le feu des lignes ennemies !

Depuis le matin, j'avais voyagé en auto, traversant je ne sais combien de villes, grandes ou petites. Je me rappelle cette scène, dans un village où j'avais fait halte, et qui n'avait certes jamais vu d'autobus, tant de soldats, tant de chevaux. On y amenait une cinquantaine de prisonniers allemands, pas rasés, pas tondus, bien vilains ; je ne dirai pas qu'ils avaient l'air sauvage, ce serait les flatter, car la plupart des sauvages, les vrais dans la grande brousse, ne manquent ni de distinction ni de grâce ; non, l'air qu'ils avaient, c'était l'air goujat, la laideur lourde, bête et incurable. Une belle fille plutôt équivoque, avec des plumets sur la tête, qui s'était postée pour les voir passer, les dévisageait avec une déception mal dissimulée : « Alors, dit-elle, c'est ces cocos-là que leur sale Kaiser nous propose pour nous embellir la race ?... Ah ! ben

vrai !... » Et, pour donner plus de vigueur à sa phrase inachevée, elle cracha par terre.

Ensuite, pendant une heure ou deux, des campagnes désertes, de grands bois jaunis, des forêts effeuillées, qui, sous le ciel triste, n'en finissaient plus. Il faisait froid, un de ces froids âpres, pénétrants, que l'on ne connaît guère dans mon Sud-Ouest français, et qui donnait l'impression des pays du Nord. De loin en loin, un village, où les Barbares avaient passé, nous montrait ses ruines noircies par le feu ; mais personne n'y habitait plus. Ça et là, au bord du chemin, des petites sépultures gisaient, solitaires ou groupées, tertres tout fraîchement remués, avec un peu de feuillage jeté dessus, et une croix faite de deux bâtons : des soldats, dont personne ne saurait plus le nom, étaient tombés là, épuisés, pour y achever leur agonie sans secours... Nous les apercevions à peine, dans notre course rapide, que nous accélérions de plus en plus, à cause de la nuit, déjà hâtive en cette fin d'octobre. À mesure que s'avavançait la journée, un brouillard presque hivernal s'épaississait comme un voile mortuaire. Un silence plus morne qu'ailleurs tombait sur toute cette région, dont les Barbares avaient été chassés, mais qui se souvenait encore de tant de tueries, de fureurs, de hurlements et de feu.

Au milieu d'une forêt, près d'un hameau qui n'avait plus que des pans de murs calcinés, il y avait côte à côte deux de ces tombes, près desquelles je m'arrêtai ; c'est qu'une petite fille d'une douzaine d'années, là toute seule, y arrangeait d'humides bouquets, quelques pauvres chrysanthèmes de son jardinet dévasté, et puis des fleurs des champs, scabieuses d'arrière-saison cueillies dans les funèbres entours :

« Tu les connaissais, ma petite, ceux qui sont là couchés ?

— Oh ! non, monsieur. Mais je sais que c'étaient des Français... J'ai vu quand on les a enterrés... Monsieur, c'étaient des jeunes, ils n'avaient pas encore leurs moustaches tout à fait poussées. »

Rien d'écrit, sur ces croix que l'hiver va coucher sur le sol et qui seront bientôt émiettées dans l'herbe. Qui étaient-ils ? Fils de paysans, ou de bourgeois, ou de châtelains ? Qui les pleure ? Mère en grands voiles de crêpe élégants, ou mère en modeste deuil de paysanne ? En tout cas, ceux et celles qui les aimaient achèveront de vivre sans jamais savoir qu'ils se seront décomposés là, au bord d'une route solitaire de l'extrême Nord – ni que cette gentille petite, au logis détruit, est venue leur offrir des fleurettes, un soir d'automne, pendant qu'un grand froid descendait, avec la nuit, sur la forêt enveloppante...

Plus loin, dans certain village où s'est établi le commandant d'une armée, un officier monte avec moi pour me guider vers un point déterminé de l'immense front de bataille.

Encore une heure de route, très vite, à travers des solitudes. Cependant nous dépassons un de ces longs convois d'autobus, jadis parisiens, qui depuis la guerre sont devenus des boucheries à roulettes. Aux places où s'asseyaient bourgeois et bourgeoises, des moitiés de bœufs se balancent, toutes saignantes pendues à des crocs. Si on ne savait qu'il y a des centaines de mille hommes à nourrir là-bas dans les champs, on se demanderait pourquoi charroyer tout ça, au milieu de ce désert où nous courons à toute vitesse.

Le jour baisse beaucoup, et on commence à entendre le grondement continu d'un orage qui semble se déchaîner à fleur de terre. Or, ce tonnerre-là, depuis des semaines, il gronde sans interruption sur toute une ligne sinueuse qui va de l'est à l'ouest de la France, et où chaque jour, hélas ! s'amoncellent des morts.

« Nous voici arrivés », dit l'officier qui me guide. Si je ne connaissais déjà les aspects nouveaux que les Allemands ont donnés aux fronts de bataille, je croirais, malgré la canonnade, qu'il se trompe, car, à première vue, on n'aperçoit ni armée, ni soldats ; nous sommes dans un lieu sinistre, sur un

vaste plateau où la terre grisâtre est pelée, déchiquetée, avec çà et là des arbres plus ou moins brisés comme par quelque cataclysme de foudre et de grêlons ; aucun vestige humain, pas même les ruines d'un village ; rien qui précise telle ou telle époque de l'histoire, ni même de la géologie. Et, comme on aperçoit au loin d'immenses horizons de forêts, qui vont de tous côtés se perdre dans les brumes presque noires du crépuscule, on pourrait aussi bien se croire ramené aux périodes primitives du monde.

« Nous voici arrivés » – cela veut dire qu'il est temps de cacher notre auto sous des arbres, pour ne pas lui attirer un arrosage d'obus et risquer de faire tuer nos chauffeurs – car il y a, dans la forêt embrumée d'en face, beaucoup de vilains yeux qui nous guettent, et de merveilleuses jumelles qui leur font la vue aussi perçante que celle des grands rapaces. Donc, pour arriver sur la ligne de feu, notre devoir est de continuer à pied.

Quel étrange sol ! Il est criblé de ces trous que font les obus et qui ressemblent à de gigantesques entonnoirs, et puis il est égratigné, piqué, il est semé de balles pointues, de douilles de cuivre, de débris de casques à pointe et d'autres saletés barbares. Mais cette région qui semblait déserte, au contraire elle est très peuplée ! Seulement c'est par des troglodytes sans doute, car les habitations, disséminées sous-bois et invisibles d'abord, sont des espèces de cavernes, de taupinières, à demi recouvertes de branches et de feuillages ; jadis, à l'île de Pâques, j'avais vu de telles architectures... Et dans ce vaste décor de forêt sans âge, ces demeures humaines complètent l'impression, que l'on avait déjà, d'un recul au fond des temps.

En vérité, cela revenait de droit aux Prussiens, de nous faire rétrograder ainsi. La guerre qui était autrefois une chose élégante, où l'on paradait au soleil, avec de beaux uniformes et des musiques, la guerre, ils l'ont rendue sournoise et laide,

ils la font comme des animaux fousseurs. Et il nous a fallu les imiter, bien entendu.

Cependant, des têtes apparaissent çà et là, sortent des terriers pour voir qui arrive. Et elles n'ont rien de préhistorique, non plus que les képis qui les coiffent : figures de soldats de chez nous, l'air bien portant et de belle humeur, l'air amusé de vivre là comme des lapins. Un sergent s'avance, aussi terveux qu'une taupe qui n'aurait pas eu le temps de faire sa toilette, mais il a une jolie expression jeune et gaie. « Prenez donc deux ou trois hommes avec vous, lui dis-je, pour aller dévaliser mon auto qui est là-bas derrière ces arbres ; vous y trouverez un millier de paquets de cigarettes et des journaux à images, que des Parisiens et des Parisiennes vous envoient, pour vous aider à passer le temps dans les tranchées. » Quel dommage que je ne puisse pas rapporter, en remerciement aux aimables donateurs, tous les sourires de satisfaction avec lesquels sont accueillis leurs cadeaux !

Un ou deux kilomètres encore à faire à pied, pour arriver à la ligne de feu... Un vent glacé souffle des forêts d'en face, de plus en plus noyées dans des brumes noires, des forêts hostiles où gronde ce semblant d'orage. Il fait lugubre, au crépuscule, sur ce plateau des pauvres taupinières, et j'admire qu'ils puissent être si gais, nos chers soldats, au milieu de ces ambiances désolées.

Marchant sur ce sol criblé, où la tourmente de mitraille a laissé à peine une touffe d'herbe çà et là, un peu de mousse, une pauvre fleur, j'atteins d'abord une ligne de défense que l'on prépare, qui sera la seconde, pour le cas improbable où la première, plus en avant, viendrait à céder. Nos soldats, transformés en terrassiers, y travaillent, la pelle et la pioche en main, tous décidés et joyeux, s'empressant de la finir, et elle sera terrible, entourée des pires embûches. Ce sont les Allemands, je le veux bien, qui ont imaginé, dans leurs cervelles prudentes et mauvaises, tout ce système de galeries et



de pièges ; mais, comme nous sommes plus fins qu'eux et d'esprit plus prompt, en peu de jours nous les avons égalés, sinon dépassés.

Un kilomètre plus loin, voici la première ligne. Elle est pleine de monde, cette tranchée qui arrêtera le choc des Barbares ; elle est nuit et jour prête à se hérissier de fusils. Et ceux qui vivent là, terrés à peine pour le moment, savent que d'une minute à l'autre les obus recommenceront leur arrosage quotidien, enlevant les têtes qui se risqueraient dehors, crevant les poitrines ou déchiquetant les entrailles. Ils savent aussi qu'à n'importe quelle heure imprévue, au pâle soleil ou dans l'obscurité du milieu de la nuit, il y aura contre eux des ruées de ces Barbares, dont la forêt d'en face est encore pleine ; ils savent comment ils arriveront en courant, avec des cris pour essayer de faire peur, se tenant tous par le bras en une seule masse enragée, et comment, avant de s'empêtrer pour la mort dans nos fils de fer barbelés, ils trouveront moyen, comme chaque fois, de faire beaucoup de mal. Ils savent, car ils ont déjà vu tout cela, mais quand même ils sourient avec une dignité grave. Depuis bientôt huit jours ils sont dans cette tranchée, attendant la relève qui va venir, et ils ne se plaignent de rien : « On est bien nourri, disent-ils, on mange à sa faim. Tant qu'il ne pleut pas, on se tient chaud la nuit, dans nos trous de renard, avec une bonne couverture. Mais, des vêtements de dessous en laine pour l'hiver, nous n'en avons encore pas tous, et il nous en faudra bientôt. Quand vous rentrerez à Paris, mon colonel, vous pourriez peut-être rappeler ça au gouvernement et à toutes ces dames qui travaillent pour nous. »

(*Mon colonel*, c'est le seul titre que les soldats connaissent pour les officiers à cinq galons. Pendant la dernière expédition de Chine, j'avais déjà été *mon colonel*, mais je ne m'attendais pas à le redevenir un jour, hélas ! pour une guerre sur le sol de France !)

Ceux qui causent avec moi, au bord ou du fond de cette tranchée, appartiennent aux plus diverses classes sociales ; les uns furent des élégants et des oisifs, les autres des ouvriers, des laboureurs ; il y en a même, avec le képi trop sur l'oreille et l'accent de barrière, dont il vaudrait mieux sans doute ne pas sonder le passé, et qui sont devenus ici quand même, non seulement des garçons braves, mais des braves garçons. Cette guerre, en même temps qu'elle aura supprimé nos distances, nous aura tous purifiés et grandis : les Allemands, sans le vouloir, nous auront fait au moins ce bien-là, qui certes en vaut la peine. Et puis nos soldats savent tous aujourd'hui pourquoi ils se battent, et c'est leur suprême force ; l'indignation les stimulera jusqu'à leur dernier souffle : « Quand on a vu, me disent deux jeunes paysans de Bretagne, quand on a vu de ses yeux ce que font ces brutes-là dans les villages où ils passent, c'est tout naturel, n'est-ce pas ? de donner sa vie pour tâcher qu'ils ne viennent en faire autant chez nous. » Et la canonnade accompagne d'une basse incessante et profonde cette déclaration naïve.

Or, il en est ainsi d'un bout à l'autre de la ligne sans fin ; partout même décision et même courage. Ici ou là, causer avec eux est aussi réconfortant et commande une admiration égale.

Mais c'est étrange de se dire qu'à notre XX<sup>e</sup> siècle, pour nous garer de la sauvagerie et de l'horreur, il nous a fallu établir, de l'est à l'ouest de notre cher pays, de pareilles tranchées, des doubles, des triples, courant ininterrompues sur des centaines de kilomètres, comme une sorte de muraille de Chine cent fois plus redoutable que la vraie qui gardait des Mongols, une muraille qui serpente, presque souterraine, en tapinois, et que garnit toute une héroïque jeunesse française sans cesse en alerte et sans cesse ensanglantée...

Le crépuscule ce soir, sous le ciel épais, se traîne tristement et n'en finit plus ; il me semble qu'il est déjà commencé

depuis deux heures, et cependant on y voit encore. Devant nous se distingue toujours, ou se devine, le déploiement à perte de vue de deux pans de forêt, dont le plus lointain n'a presque plus de contours dans les ténèbres. Le vent continue de se refroidir. Et le cœur se serre dans l'impression plus poignante encore d'une replongée, sans abri et sans recours, au fond des primitives barbaries.

« Mon colonel, voici l'heure où, depuis une semaine, nous avons tous les soirs notre petit arrosage d'obus ; si vous avez le temps de rester un peu, vous verrez comme ils tirent vite et presque au hasard. »

Le temps, non, je ne l'ai guère, et puis l'occasion m'a déjà été donnée ailleurs de voir « comme ils tirent vite et presque au hasard ». On dirait quelquefois un feu d'artifice pour parade, et c'est à croire qu'ils ont des projectiles à n'en savoir que faire. Cependant je resterai bien volontiers un moment de plus ; pour revoir ça en leur compagnie.

Ah !... En effet, voici en l'air une espèce de bruissement de vol de perdrix – des perdrix qui passeraient très vite, avec des ailes en métal. Cela nous change de la canonnade sourde de tout à l'heure, et c'est dans notre direction que cela commence à venir. Mais c'est beaucoup trop haut et surtout beaucoup trop à gauche. Tellement trop à gauche que ce n'est pas nous qu'ils visent cette fois, certainement ; il faudrait qu'ils fussent par trop bêtes... Tout de même nous cessons de causer, l'oreille aux aguets... Une dizaine d'obus, et puis plus rien.

« C'est fini, me disent-ils alors. Maintenant leur heure est passée. Et c'était pour les camarades là-bas. Vous n'avez pas de chance, mon colonel ; voilà bien la première fois que ce n'est pas nous qui écopons... Et puis, on dirait qu'ils sont fatigués, ce soir, les Boches. »

Il fait nuit et je devrais être loin. D'ailleurs ils vont se coucher tous, ne pouvant pas, bien entendu, risquer d'allumer des

*La Hyène enragée*

lumières ; des cigarettes tout au plus. Je serre beaucoup de mains à la file et je les quitte, les pauvres enfants de France, dans leur dortoir qui tout à coup, avec le silence et l'obscurité, est devenu funèbre comme une longue fosse commune au cimetière.

## VI

### LA BASILIQUE-FANTÔME

*Octobre 1914.*

Pour la voir, notre légendaire et merveilleuse basilique française, pour lui dire adieu avant sa chute et son émiettement sans espoir, j'avais fait faire un détour de deux heures à mon auto militaire, en revenant d'une mission de service terminée.

Le matin d'octobre était brumeux et froid. Les coteaux de la Champagne, ce jour-là déserts avec leurs vignobles aux feuilles d'un brun noir, humides de pluie, semblaient tout revêtus d'une sorte de basane luisante. Nous avons aussi traversé une forêt, en tenant l'œil au guet et les armes prêtes, en cas de uhlands en maraude. Et enfin nous avons aperçu, très loin dans le brouillard, se dressant de toute sa grande taille au-dessus d'un semis de carrés rougeâtres qui devaient être des toits de maisons, une forme immense d'église : c'était évidemment cela.

L'entrée de Reims : défenses de toute sorte, encombrements de pierres, tranchées, chevaux de frise, sentinelles, la baïonnette croisée. Pour passer, l'uniforme et l'appareil militaire ne suffisent pas ; il faut parlementer, donner le *mot de ralliement*.

Dans la très grande ville, inconnue pour moi, je demande le chemin de la cathédrale, car on ne l'aperçoit plus ; sa silhouette qui, vue des lointains, dominait si bien toutes choses,

comme un château de géants dominerait des demeures de nains, sa haute silhouette grise semble s'être accroupie pour se cacher. « La cathédrale, répondent les gens, c'est d'abord tout droit par là ; ensuite vous tournerez à gauche, puis à droite, etc. » Et mon auto s'engage dans les rues pleines de monde. Beaucoup de soldats, des régiments en marche, des files de voitures d'ambulances ; mais aussi beaucoup de passants quelconques, pas plus anxieux que si de rien n'était ; même beaucoup de femmes en toilette, un livre de messe à la main, car c'est dimanche.

À un carrefour, un rassemblement devant une maison aux murailles égratignées de frais ; c'est qu'un obus est tombé là tout à l'heure, sans utilité du reste comme sans excuse. Simple petite farce de brutes, pour dire : vous savez, nous sommes là ; simple jeu, histoire de tuer quelques personnes, en choisissant le dimanche matin parce qu'il y a plus de monde dans les rues. Mais, en vérité, on dirait que cette ville a tout à fait pris son parti d'être sous les jumelles féroces et sous le feu des sauvages embusqués aux coteaux voisins ; ces passants s'arrêtent une minute pour regarder le mur, les traces des éclats de fer, et puis achèvent tranquillement leur promenade dominicale. Cette fois, ce sont des femmes, nous dit-on, et des petites filles que cette gentille farce a couchées dans ces mares de sang ; on nous apprend cela, et on n'y pense plus, comme si c'était la moindre des choses, par les temps qui courent...

Maintenant le quartier se fait désert ; des maisons fermées, du silence comme pour un deuil. Et, au bout d'une rue, les grandes portes grises apparaissent, les hautes ogives merveilleusement ciselées et les hautes tours. Pas un bruit et pas une âme vivante, sur la place où trône encore la basilique-fantôme, et un vent glacé y souffle, sous un ciel opaque.

Elle tient encore sa place comme par miracle, la basilique de Reims, mais tellement criblée et déchirée qu'on la devine

prête à s'effondrer à la moindre secousse ; elle donne l'impression d'une grande momie, encore droite et majestueuse, mais qu'un rien ferait tomber en cendres. Le sol est jonché de ses débris précieux. On l'a entourée en hâte d'une solide barrière de bois blanc, en dedans de laquelle sa sainte poussière a formé des monceaux : fragments de rosace, cassons de vitrail, têtes d'anges, mains jointes de saints ou de saintes... Du haut en bas de la tour de gauche, la pierre calcinée a pris une étrange couleur de chair cuite, et les saints personnages, toujours debout en rang sur les corniches, ont été comme décortiqués par le feu ; ils n'ont plus ni visages ni doigts, et, avec leur forme humaine qui cependant persiste, ils ressemblent à des morts, alignés à la file, dont les contours ne s'indiqueraient plus que mollement sous des espèces de suaires rougeâtres.

Nous faisons le tour de la place sans rencontrer personne, et la barrière qui isole le fragile et encore admirable fantôme est partout solidement fermée. Quant au vieux palais attendant à la basilique, le palais épiscopal où venaient se reposer les rois de France le jour du sacre, il n'est plus qu'une ruine sans fenêtres ni toiture, partout léchée et noircie par la flamme.

Quel joyau sans pareil elle était, cette église, plus belle encore que Notre-Dame de Paris, plus ajourée et plus légère, plus élancée aussi avec ses colonnes comme de longs roseaux, étonnantes d'être si frêles et de pouvoir tenir ; merveille de notre art religieux de France, chef-d'œuvre que la foi de nos ancêtres avait fait éclore là dans sa pureté mystique, avant que nous fussions venues d'Italie, pour tout matérialiser et tout gâter, les lourdeurs sensuelles de ce que l'on est convenu d'appeler la Renaissance... Oh ! la grossière et lâche et imbécile brutalité de ces paquets de ferraille, lancés à toute volée contre des dentelles si délicates, qui depuis des siècles s'élevaient en confiance dans l'air, et que tant de batailles, d'invasions, de tourmentes n'avaient jamais osé atteindre !...





N° d'édition : L.01EBNN000503.N001  
Dépôt légal : novembre 2018